

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claire Martin par Patricia Smart

Michel Gaulin

Number 122, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2006). Review of [Claire Martin par Patricia Smart]. *Lettres québécoises*, (122), 41–42.

☆☆☆☆

Claire Martin, *Dans un gant de fer*, édition critique par Patricia Smart, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2005, 670 p., 80 \$.

Claire Martin : la consécration d'une œuvre et d'une vie

Une édition critique d'une œuvre phare dont l'importance, en quarante ans, n'a cessé de s'affirmer.

Ainsi donc, Claire Martin est le premier écrivain à entrer de son vivant dans la prestigieuse « Bibliothèque du Nouveau Monde », collection réservée en principe aux écrivains disparus et dont l'œuvre est, par là, désormais fixée dans le temps pour l'éternité. C'est par conséquent une reconnaissance importante qui est accordée à *Dans un gant de fer*, reconnaissance qui témoigne éloquemment de la place incontournable que cette œuvre en est rapidement venue à occuper au firmament de nos lettres.

UNE FIGURE DE MONSTRE

Je ne révélerai rien à personne en rappelant que, de la première à la dernière page des deux tomes, *La joue gauche* et *La joue droite* qui la composent, publiés respectivement en 1965 et 1966, cette œuvre est tout entière dominée par la figure du père, véritable figure de monstre, homme qui n'aimait rien ni personne, sinon ses aises, sans cesse à l'affût de la moindre nuance de ce qui pouvait ressembler au mal, et tenant mordicus tant à ses idées distordues sur la façon d'élever les enfants qu'à ses principes farfelus sur la manière de les alimenter. Sous le règne de la terreur et du knout, la vie devient, au quotidien, une entreprise périlleuse où il faut, pour survivre, apprendre à mentir, à feindre, à dissimuler. De quoi faire dévier à jamais, dès le plus jeune âge, une vie qui ne demandait qu'à s'épanouir dans une atmosphère de liberté et de confiance mutuelle, mais où le cœur, comme le fait observer elle-même l'auteur dans un autre contexte (p. 142), reste en friche.

Heureusement, à travers ce tableau tout de noirceur, perce et s'impose puissamment la personnalité d'une petite fille sensible et éveillée qui, à force d'intelligence, réussira malgré tout, au milieu des épreuves, à se forger une personnalité robuste qui lui permettra de devenir la femme accomplie qu'elle est devenue. De cela Claire Martin est redevable en grande partie à sa grand-mère maternelle (dont elle adoptera d'ailleurs plus tard le patronyme), auprès de qui elle connaîtra, mais trop brièvement, hélas ! le « vert paradis des amours enfantines ». À cette présence tutélaire s'ajoute, presque sur un pied d'égalité, celle du « grand-père » de la Chevrotière, qui n'était pas son grand-père naturel, mais plutôt le second mari de sa grand-mère. Véritable figure paternelle de remplacement, toutefois, que celle-là. Rien de plus touchant, à cet égard, que le souvenir que nous rapporte l'auteur du jour de son mariage où, remontant au bras



de son père l'allée centrale de la même église où s'étaient tenues bien des années auparavant les obsèques de sa mère, elle se remémore l'image de son grand-père remontant la même allée

centrale en cette occasion, et aime à s'imaginer que c'est lui, « le seul homme à qui j'ai porté ce sentiment filial que sans lui je n'aurais pas connu » (p. 265), qui la donne en mariage. C'est tout dire.

UNE ÉDUCATION À LA MANQUE

L'autre versant de l'œuvre est fait de la dénonciation du succédané d'éducation que dispensaient alors les pensionnats, surtout les pensionnats pour jeunes filles, même parmi les plus huppés (les Ursulines, et ces Dames de la Congrégation, après tout, ma chère...). Éducation faite de contraintes inconsidérément imposées, de brimades de toutes sortes, de superstitions (les cheveux qui, dans la chaleur du lit, se

changeraient en serpents [p. 147] !), de chouchoutages divers, de dénonciations et, pour tout dire, d'inhumanité. Entreprise de dressage plutôt que d'éducation. Une « éducation », en tout cas, qui, sauf en de rares occasions et à quelques exceptions près (celle d'une mère du Bon-Conseil, par exemple, autre figure tutélaire mais, comme un bon ange, enlevée trop tôt à l'affection de la petite fille), laissait peu de place à la vie de l'esprit et à la véritable formation intellectuelle. Au point qu'encore une fois c'est la petite fille volontaire et intelligente qui décidera de prendre en main sa propre formation :

Au cours de mes recherches dans le dictionnaire, j'avais trouvé le mot « autodidacte ». Qui s'instruit sans professeur. C'était ça qu'il me fallait, j'allais devenir autodidacte. C'est une étrange décision à prendre quand on est à l'école et qu'on a onze ans. (p. 220)

Bien des années plus tard, c'est la femme mûre qui réfléchit ainsi sur les études qu'elle avait pu faire :

Personne ne m'avait dit que l'étude peut être aimée et aimée toute la vie, et que ce que j'apprenais n'était qu'un mince début. Au contraire, on ne m'enseignait rien et ce rien était tout ce à quoi j'avais droit. Ce rien, c'était mon bagage jusqu'aux portes de l'éternité. [...] Je n'étais censée exister que face à Dieu [...] je n'avais pas besoin de rien savoir, je n'avais besoin que d'être bigote. (p. 376-377)

On pense facilement ici à Virginia Woolf qui, d'une génération plus jeune que Claire Martin, regretta toute sa vie de n'avoir pu fréquenter l'université, privilège alors réservé exclusivement aux jeunes hommes...

UN ÉCRIVAIN DE RACE

Certes, bien d'autres écrivains, tant avant qu'après Claire Martin, auront eux aussi écrit pour dénoncer certains aspects de la vie familiale d'autrefois, ou l'éducation que l'on recevait (ou ne recevait pas, c'est selon !) dans les collèges et les pensionnats de l'époque. Mais personne n'aura réussi à le faire de façon aussi saisissante qu'elle. Car Claire Martin est un écrivain né, doté par surcroît, comme elle l'affirme elle-même, d'une « mémoire impitoyable » (p. 76) et qui sait utiliser à ses fins toutes les virtualités de la langue française, traquer jusque dans leurs derniers retranchements le ridicule et la bêtise et trouver, chaque fois, non



PATRICIA SMART

seulement le mot juste, mais également percutant, *dévastateur*. Elle est aussi une conteuse hors de pair, chez qui l'ironie, le sarcasme, parfois mêlés de loufoquerie, ne sont jamais très loin du bout de la plume. Qu'on en juge un peu par cette histoire de rat qui avait un jour envahi la cuisine :

Mon père s'empara d'un balai, cassa une vitre et une ampoule électrique au passage puis, perdant pied, il alla se fendre le front sur le rebord de l'évier. Durant ces événements, au moyen d'un autre balai, ma sœur avait tué le rat. [...] Une semaine ne s'était pas écoulée que le pourfendeur du rat, c'était lui. (p. 358-359)

On se croirait à la comédie, devant quelque farce bouffonne...

UNE ÉDITION SOBRE

Contrairement à ce qui est souvent le cas, l'édition critique de *Dans un gant de fer* ne posait pas de problème particulier, le manuscrit se présentant en deux versions dactylographiées, la première de la main de Claire Martin elle-même, l'autre étant la frappe remise à l'éditeur en vue de la publication. À peine quelques feuillets intercalés, touchant surtout aux premières pages de l'œuvre, témoignent d'une certaine hésitation de la part de l'auteur au départ. Mais, pour l'ensemble, la rédaction donne l'impression d'avoir été menée la bride sur le cou.

Aussi l'édition de Patricia Smart est-elle sobre : une bonne introduction, claire et élégamment rédigée, qui, en gros, rappelle les antécédents familiaux de l'auteur, passe en revue la genèse du projet autobiographique, évoque les influences littéraires



CLAIRE MARTIN

et culturelles dont il porte la trace, s'attache à l'organisation du récit et examine la réception critique de l'œuvre, tant de la part des critiques professionnels que de celle des lecteurs. S'ajoute à cela, en près de trois cents pages, pour les spécialistes, la collation méticuleuse des variantes.

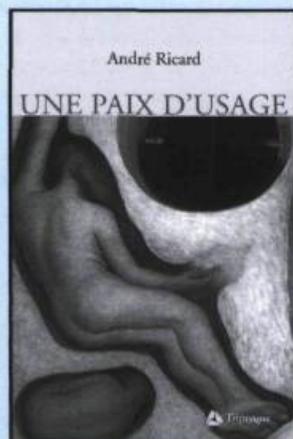
Sobre également est l'annotation, qui explique, sans donner de détails inutiles, ce qui appelle explication. Certes, on pourra pinailler, ici et là, sur le contenu de certaines notes, la note 52, en particulier (p. 449), qui affirme que Jean-Jacques Olier, « prêtre diocésain », aurait fondé un séminaire à Montréal en 1641, un an avant la fondation de la ville (!) et le fait passer ensuite, sans transition dans le propos, à la cure de quelque énigmatique paroisse Saint-Sulpice, sans préciser pour autant qu'il s'agit bien, cette fois, de Saint-Sulpice de Paris.

J'attirerai, *in fine*, l'attention sur l'appendice III (p. 638-639), la lettre de démission que Claire Martin adressait, le 6 mars 1970, à la Société royale du Canada (où elle avait été élue en 1968), parce qu'elle en avait assez de se faire demander, en vue de la réunion annuelle, si *sa femme* l'accompagnerait et si cette dernière assisterait au banquet, irait voir les tulipes et prendre le thé à Rideau Hall. Le 3 novembre 2005, 37 ans plus tard, à l'occasion du lancement de la présente édition critique à la Bibliothèque nationale du Canada, Claire Martin était réintégrée dans cette auguste assemblée, avec les excuses du président général de la Société. Elle livra, à cette occasion, avec une verdeur et une jeunesse d'esprit qui ne se démentent pas malgré les années, un magnifique discours de réception sur le thème de la réconciliation. La boucle était bouclée...

 **Triptyque**

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2006

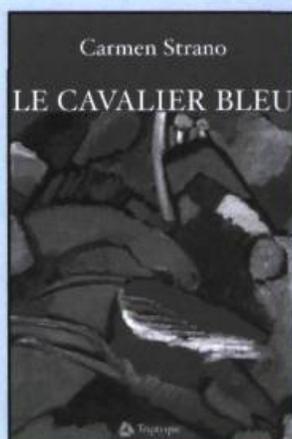
www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



ANDRÉ RICARD
Une paix d'usage
roman, 211 p., 20 \$

« Dans le corpus littéraire québécois, rien ne ressemble, sinon les œuvres récentes de Marie-Claire Blais, à une appropriation aussi globale de la condition humaine contemporaine. À l'à quoi bon du renoncement, M^{me} Blais et le dramaturge André Ricard opposent une même dénonciation du consentement au désastre, une même éthique de la solidarité et finalement un même lamento amoureux. »

☆☆☆☆ Réginald Martel, *La Presse*

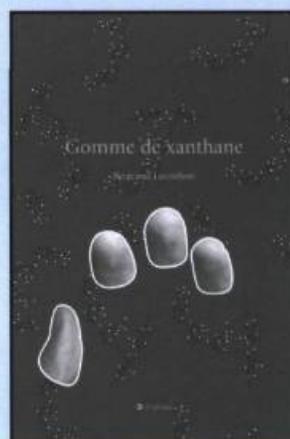


CARMEN STRANO
Le cavalier bleu
roman, 251 p., 20 \$

Septembre 1938, du vieux château de Hochburg. Les dirigeants nazis festoient dans les salons. Le scénariste Paul Stern est convié à venir y passer quelques jours en compagnie de sa sœur. Paul, qui déteste le régime, se trouve confronté à son vieil ennemi Julius Hepp.

« L'écrivaine fait de son deuxième roman, un récit aux accents spirituels et philosophiques, offrant une réflexion étonnamment sereine (et suffisamment distanciée) sur la distinction entre le bien et le mal, la fascination qu'exerce les tyrans, les rapports entre la liberté et la mort. »

Éric Paquin, *Voir*



BERTRAND LAVERDURE
Gomme de xanthane
roman, 193 p., 19 \$

Le personnage principal de ce roman est un poète. Son éditeur, plutôt aigri, le somme de pondre un roman en trois mois. Cette gestation romanesque aura pour conséquence de chambouler sa vie. *Gomme de xanthane* lie la banalité du quotidien à l'imaginaire, entremêle habilement les narrations et nous convie, non sans humour, au cénacle des poètes québécois.

« Le style est impeccable, la phrase est rythmée et précise, la narration est coulante »
Christian Desmeules, *Le Devoir*



DIANE JACOB
Le vertige de David
roman, 154 p., 19 \$

« Si le premier roman de Suzanne Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'esthète, refusent d'aplatir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*